

LES NOUVELLES DU FRONT RUSSE SONT BEAUCOUP MEILLEURES

EXCELSIOR

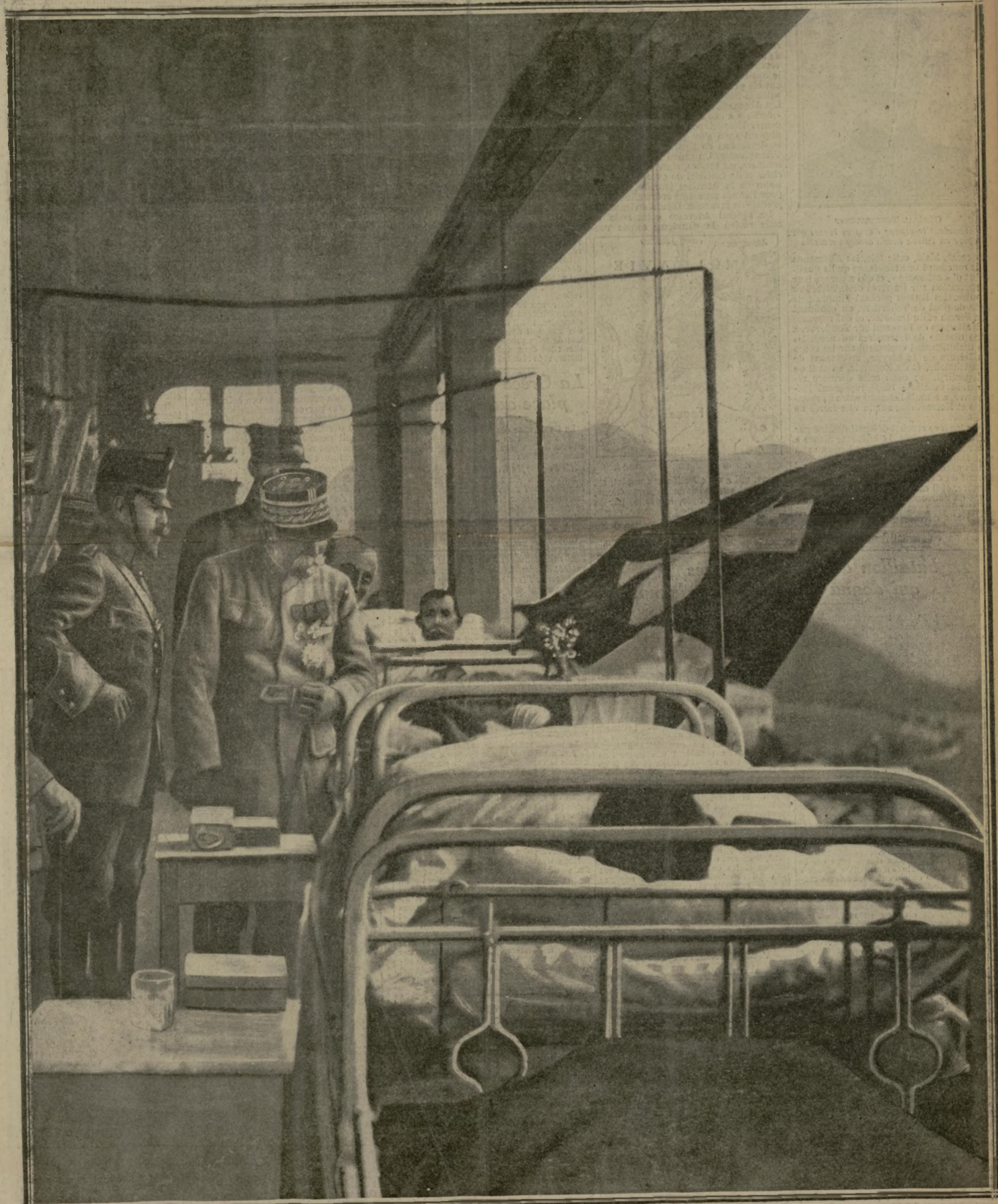
Huitième année. — N° 2.447. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Samedi
28
JUILLET
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr. ; 6 mois 18 fr. ; 1 an 35 fr.
Etranger : 3 mois 20 fr. ; 6 mois 36 fr. ; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

LE GÉNÉRAL PAU AU CHEVET DE NOS SOLDATS EN SUISSE



LE GÉNÉRAL, QUI VIENT D'ARRIVER A GENEVE, A VISITE EN SUISSE, LES SOLDATS FRANÇAIS ET ALLIES INTERNES POUR MALADIE malades, retour d'Allemagne, qui sont soignés chez nos voisins avec une grande sollicitude. Le voici, sur le balcon d'un sanatorium, à Leysin, réconfortant par de bonnes paroles d'anciens combattants qui respirent, de leur lit, l'air pur des grandes cimes.

Le général Pau vient d'arriver à Genève où il a été l'objet, de la part de la population, d'une touchante manifestation de sympathie. Il doit passer en revue dimanche une section d'internés. Le général vient de parcourir la Suisse, où il a rendu visite aux soldats

LES NOUVELLES DU FRONT RUSSE SONT AUJOURD'HUI BIEN MEILLEURES

La huitième armée a pu rectifier sans difficulté sa ligne au sud du Dniester.

Les nouvelles du front russe sont aujourd'hui beaucoup meilleures. La onzième armée a tenu bon, à l'est de Tarnopol, sur la ligne de la Gnezna. Plus au sud, le passage de la Gnezna a été forcé à la hauteur de Trembovka, et celui du Sereth entre cette ville et Sko-

s'engager à fond dans un moment où ses réserves seront plus nécessaires sur d'autres points.

Le kaiser à Tarnopol

BALE, 27 juillet. — On mande de Berlin que l'empereur Guillaume était hier dans la région de Tarnopol qu'il a traversée après que la ville ait été prise.

L'offensive roumaine

L'offensive combinée des troupes russes et roumaines dans la haute vallée de la Susita a continué de progresser favorablement. Les villages de Soveja, sur le Susita, et de Negrilscu, sur la Putna, ont été pris. Toute la ligne de hauteurs entre la Susita et la Putna a été enlevée. Les Allemands, qui reconnaissent l'avoir « cédée » à nos alliés, soulignent sans y penser l'importance de ce succès en indiquant qu'il s'est produit « à l'est de la dépression de Kezdi-Vasarhely », en Transylvanie. Un grand nombre de prisonniers, six canons, six engins de tranchées et du matériel de guerre, tel est le butin de la dernière journée, qui fut, pour l'armée roumaine reconstituée, une journée de revanche. D'autres viendront.

Le général Averesco commande en cette région la deuxième armée rou-



GÉNÉRAL TCHERBATCHEV

commandant le groupe d'armées russes qui opère en liaison avec l'armée roumaine

morenne. Mais, cette fois, les Allemands ont rencontré une résistance qu'ils qualifient d'« acharnée », et qui a enrayé leur progression sur les rives orientales. Par contre, les Russes gardent l'importante tête de pont de Tchortkov, au confluent du Sereth et du Dniester, et ont repoussé les attaques de l'ennemi sur Toudorov, à une dizaine de kilomètres au nord. Ils se maintiennent également sur les cours inférieurs de la Strypa, au-dessous de Boutchatche, et du Koporetz, en aval de Monastirjiska : dans cette dernière région, la cavalerie russe, reprenant l'offensive, a refoulé l'ennemi entre Korostyne et Komarovka, sur la voie ferrée de Nijniov.

Grâce à ce crochet défensif dessiné par la septième armée, la huitième armée a pu rectifier sans difficulté sa ligne au sud du Dniester, en abandonnant Kolomea, mais gardant Horodenko et Sniatyn, en avant de Czernovitz. Tout n'est pas fini encore, et il est certain que l'ennemi tentera de nouveaux efforts pour exploiter et étendre ses avantages. Mais il trouvera cette fois devant lui une défense énergique qui lui fera payer chèrement chacune de ses tentatives et l'obligera à



maine, qui a ses effectifs au complet, est largement approvisionnée de munitions, et se trouve appuyée, à droite, par la neuvième armée russe ; à gauche, par la quatrième armée, toutes deux du groupe d'armées Tcherbatchev.

Jean VILLARS.

Le bataillon des femmes russes qui donna l'exemple aux hommes

PETROGRAD, 10 juillet (par lettre). — J'ai vu le bataillon féminin, dit le « bataillon de la mort », partir pour le front, et je vous supplie de ne pas sourire de l'œuvre entreprise par l'officier Mme Botchkareva.

Mme Botchkareva était une de ces femmes russes chez lesquelles le premier mouvement est si puissant, et qui, dès le début des hostilités, s'engagèrent comme volontaires et servirent sur le front à l'égal des autres soldats. Mais, tandis que d'autres jeunes filles enrôlées se fatiguèrent vite, furent blessées, tombèrent malades, etc., Mme Botchkareva, elle, a vaillamment supporté toutes les privations de la vie militaire sur le front : elle prenait une part active à maints combats, était grièvement blessée, guérie, retournait sur le front et, successivement, obtenait quantité de distinctions : décorations, citations, médailles et croix militaires. Mais ce qui, pour ainsi dire, couronna sa brillante carrière militaire, ce fut le grade d'officier d'infanterie.

Vint la Révolution. Mme Botchkareva, indignée par les fraternisations sur le front et par l'attitude de ceux qui prétendaient l'entraîner aux agents provocateurs allemands, retourna à Petrograd, n'ayant plus rien à faire sur le front, où une sorte d'armistice séparé était en somme conclu entre les soldats russes et les Austro-Allemands.

Ce qu'elle vit dans la capitale lui sembla douloureusement le cœur. Les *tsaristes* (camarades) en civil ou en uniforme ne faisaient que se promener et palabrer, palabrer et se promener. Ils désertaient les usines et les tranchées et se réunissaient tous sur la perspective Nevsky, dans la rue Morskaya, devant le palais Maris, où siège le gouvernement provisoire. Ils criaient à tue-tête, sans rien comprendre d'ailleurs : « Paix sans indemnité ! Paix sans annulations ! A bas les impérialistes et capitalistes alliés ! A bas l'offensive ! Vivent l'Internationale et la paix avec tous les adversaires ! »

Mais ainsi tous les jours, souvent toutes les nuits, les soldats et ouvriers, accompagnés d'individus louches distribuant à droite et à gauche des billets de banque, ne faisaient que discourir et vociférer contre la guerre et contre les agents des capitalistes et impérialistes alliés : Vandervelde, Thomson, Henderson, Mikoukof, Goutchakof, voire même Kerensky.

Alors, brusquement, tout d'un coup, une idée naît dans la tête de Mme Botchkareva : « Puisque, se dit-elle, les hommes ne veulent pas aller se battre, c'est nous, les femmes, qui prendrons leurs fusils, et ce sont eux qui endosseront nos jupes... »

— Je suis allée, m'a-t-elle raconté, dès le lendemain même, voir le ministre de la Défense nationale pour lui faire part de mon

projet de créer un bataillon féminin. M. Kerensky m'accueillit avec une grande attention et, guidé par sa merveilleuse lucidité d'esprit, il me donna l'autorisation de réaliser le projet dont je venais de l'entretenir.

« Deux semaines plus tard, mon bataillon féminin, que mes « soldates » ont baptisé : « bataillon de la mort », fort de 250 balonnettes, était prêt. Et de nouvelles inscriptions affluaient. Venant de toutes les classes, de toutes les villes, de toutes les nationalités : parmi elles, « hommes », si je puis dire, il y a des Polonoises, des juives, des Lettones, des Lithuaniennes, etc. »

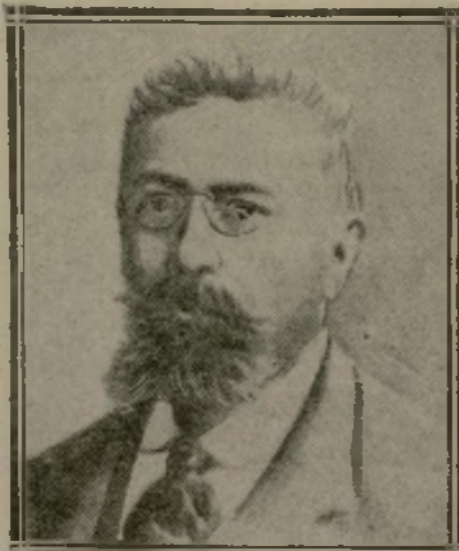
Presque toutes les candidates à l'unité militaire possèdent une instruction supérieure : ce sont en majorité des filles de la meilleure société.

Lorsque les « soldates » passent sur la perspective Nevsky, musique en tête, au son de la Marseillaise, les spectateurs... les hommes... ont bien honte ! Ils se découvrent et disparaissent. Confus, les « tsaristes » rejoignent leurs casernes et expriment le désir de retourner au front.

Voilà la leçon que a donnée le bataillon féminin. Il est hors de doute que, sur le front, il exercera la même influence sur les troupes et les entraînera à l'action. C'est pourquoi il convient de ne pas négliger l'œuvre originale et patriotique de Mme Botchkareva. Pendant cette guerre, les femmes se sont mises à toutes les besognes, à toutes les peines.

Les voici encore dans les tranchées ! Honneur à elles ! — STÉPHANE AUBAC.

Les ministres russes



M. EPHREMOV

nouveau ministre de la Justice en Russie, qui s'est déclaré l'adversaire résolu du projet du ministre de l'Agriculture sur l'introduction des transactions des propriétés foncières

SUR LE FRONT ANGLAIS ON EN EST ENCORE AUX RECONNAISSANCES

Une accalmie, sans doute temporaire, a succédé aux violents combats qui se sont déroulés entre Cerny et la ferme d'Hurtelise, et qui, malgré l'engagement d'une division complète, soutenue d'une division fraîche, n'ont rapporté à l'ennemi que quelques éléments de notre tranchée de première ligne. La lutte d'artillerie reste très violente en ce secteur.

En Champagne, plusieurs tentatives d'attaque ont été brisées sur les hauteurs au sud de Moronvilliers. A l'est d'Auberville, les Allemands ont riposté au coup de main que nous avions exécuté avec succès la veille par une opération analogue, qui a échoué après une lutte très vive.

Sur le front britannique, la période des reconnaissances n'est pas encore terminée. Au sud-ouest de Warneton, vers la Basse-Ville, au nord-ouest d'Ypres, au sud-ouest de La Bassée et à l'est de Monchy-le-Preux nos alliés ont pénétré dans les lignes allemandes et ramené des prisonniers. Plus au sud, vers Gouzeaucourt, c'est l'ennemi qui a tenté une reconnaissance et a été repoussé avec des pertes relativement importantes. — J. V.

L'usure de l'artillerie allemande

L'artillerie allemande, diminuée par les prises des Alliés au cours de leurs dernières grandes offensives, est soumise à un régime d'utilisation et d'usure intensifs.

Les prisonniers sont nombreux, dans leurs déclarations à cet égard.

La plus stricte économie en munitions, disent-ils, est pratiquée dans toutes les batteries. Un canon subit-il un léger dommage ? Il est rapidement réparé dans un atelier divisionnaire. Est-il totalement avarié ? Il s'agit dès lors, soit d'en obtenir le remplacement, soit de faire procéder à une grosse réparation : les deux voies paraissent également lentes, et le résultat douteux.

La Grèce a repris place dans l'Entente

La Conférence des Alliés a pris les résolutions suivantes en ce qui concerne les territoires helléniques qui sont actuellement occupés militairement :

La France, la Grande-Bretagne et l'Italie mettront fin simultanément et dans le plus court délai aux occupations militaires qu'elles ont été obligées de faire sur le territoire de l'Ancienne Grèce, de la Thessalie et de l'Épire.

D'autre part, l'occupation militaire du triangle formé par la route de Santi-Quaranta et la frontière de l'Épire pourra être maintenue provisoirement dans un intérêt de sécurité, sous réserve d'une entente entre l'Italie et la Grèce pour le rétablissement des administrations civiles sous l'autorité d'un commissaire délégué par le gouvernement hellénique.

Enfin, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie pourront conserver pendant la guerre une base navale et militaire dans l'île de Corfou, étant entendu que l'île entière restera sous la souveraineté de la Grèce.

M. Lloyd George fait l'éloge de l'effort anglais

A l'issue de la conférence interalliée, M. Lloyd George a reçu, avant son départ, quelques membres de la presse française et voici les déclarations qu'il fit :

Le peuple britannique apprécie hautement l'effort prodigieux que la France a accompli depuis le commencement de la guerre.

Il faut aussi que la France reconnaisse l'effort de l'Angleterre.

Notre concours n'a d'autres limites que celles de nos forces : il a fait de la « misérable petite armée » du début une armée de plus de 5 millions d'hommes, sans parler du million de soldats venus des Dominions et des 4 à 500.000 marins qui, sur toutes les mers du globe, patrouillent pour le commun service des Alliés.

Nous travaillons intensivement pour la flotte marchande comme pour la flotte de guerre. Nos mines emploient un million d'ouvriers, nous faisons tous nos efforts pour envoyer du charbon à nos alliés de France, d'Italie, de Russie ; nous avons créé, depuis la guerre, pour eux et pour nous, toute une industrie de l'artillerie la plus moderne. A l'heure présente, cinq millions d'hommes et de femmes sont occupés à l'arrière, jour et nuit, pour des tâches de guerre et, sur notre tonnage général, 1.500.000 à 2 millions de tonnes sont exclusivement affectées à des transports pour nos alliés.

Comment le sous-marin allemand vint s'échouer sur les côtes françaises

C'est aux premières heures du jour, hier, que des douaniers, de service sur le littoral du Pas-de-Calais, aperçurent, à quelque 500 mètres en mer, une sorte d'épave qu'ils reconnurent bientôt être un sous-marin d'une cinquantaine de mètres de longueur, immobile sur les bas-fonds.

Il s'agit échoué à la haute mer, par suite d'une erreur de navigation, et, n'ayant pas réussi à se renflouer, il allait se trouver à sec à marée basse.

Les forces militaires côtières se mirent immédiatement en devoir de s'assurer du sous-marin, dont l'état-major et l'équipage au complet se rendirent sans difficulté.

Mais les Allemands avaient préparé la destruction de leur bâtiment en ouvrant largement les vannes à pétrole, et ils y mirent le feu.

Une mission spéciale était de semer des mines sur les côtes françaises et anglaises et il est à croire qu'il n'a pas pu l'accomplir.

LE REICHSTAG SERA-T-IL CONVOQUÉ POUR ÉLUCIDER LA QUESTION DE LA PAIX?

L'équivoque du chancelier pèse lourdement sur l'opinion publique.

Après quelques jours d'une sorte de stupeur, les « partis moyens » ont repris leurs sens. Ils se sont comptés. Ils ont vu qu'ils avaient au Reichstag et dans le pays une majorité considérable.

Les socialistes, progressistes et catholiques qui ont voté la motion sur la paix représentent, en effet, près de sept millions d'électeurs. Les opposants, conservateurs et nationaux libéraux, n'en représentent qu'un million et demi. Du peuple allemand, las de la guerre, seront sans doute aussi venus aux députés des encouragements, des exhortations, sinon des reproches pour la docilité avec laquelle ils ont accepté le chancelier choisi par Hindenburg, voté sans conditions les crédits de guerre et laissé envoyer le Reichstag en vacances.

Toujours est-il que progressistes et socialistes commencent à regretter de n'avoir pas mis à profit l'heure où un débat approfondi sur leur motion de paix pouvait être engagé. Ils voient les conservateurs et les annexionnistes relever la tête, jurer que l'empereur est avec Hindenburg, avec l'armée et avec eux pour vouloir une « paix allemande ». La presse de droite mène une campagne contre la représentation populaire. La *Gazette de la Croix* écrit que la « meilleure partie du peuple allemand » est avec les conservateurs contre la majorité du Reichstag. Un professeur, dans la *Tägliche Rundschau*, écrit que, « grâce à Diqu », l'Allemagne n'en est pas à laisser diriger ses destinées par la majorité du Reichstag.

D'autre part, l'ambiguïté avec laquelle le docteur Michaelis a parlé de sa manière de comprendre la motion sur la paix est exploitée savamment. Tout est mis en œuvre pour bafouer les 214 députés qui ont voté la résolution de paix.

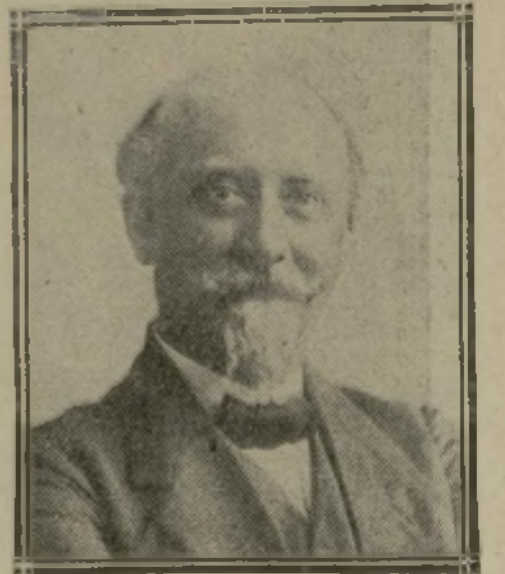
Les bravades des exécutés de la droite ont réveillé les partis moyens, tout au moins les socialistes et les progressistes, car, jusqu'à présent le centre catholique, embarrassé par des considérations multiples, apparaît comme divisé. Mais, s'il veut se dérober, il y a des chances pour qu'il soit poussé par ses électeurs qui, dans maintes régions, ont des tendances démocratiques avancées.

« La lumière doit être faite sur le point de savoir si le peuple allemand, après des souffrances et des exploits inouïs dans l'histoire, peut être traité comme rien par un parti petit mais puissant. » Ainsi s'exprime le journal de

M. Scheidemann et des socialistes majoritaires. Il ajoute que le président du Reichstag a le pouvoir de convoquer l'assemblée au cas où la nécessité s'en présenterait, ce qui pourrait bien arriver plus tôt qu'on ne l'avait prévu au moment de l'ajournement.

Scheidemann ira-t-il jusqu'au bout de sa menace ? S'il s'arrêtait en route, il donnerait l'impression qu'il s'est livré à un simple chantage sur le chancelier au moment où celui-ci examine la question des rapports entre le gouvernement et le Reichstag et l'entrée éventuelle de députés dans le ministère prussien.

Mais si, vraiment et sincèrement, la majorité du Reichstag a compris que, derrière le docteur Michaelis, c'est le



M. SCHEIDEMANN

parti militaire qui gouverne en Allemagne, risquera-t-elle un conflit ? Et, dans ce cas, quelle résistance trouverait-elle ?

Nous arrivons peut-être à un point intéressant, sinon encore véritablement critique, de l'évolution de la politique intérieure allemande sous l'influence de la guerre. Mais il y a une chose importante à retenir : c'est que les résultats favorables que les armées allemandes obtiennent en ce moment sur une partie du front oriental n'ont pas eu la vertu de donner au parti militaire un prestige indiscutable ni d'apaiser les discussions intérieures.

Jacques BAINVILLE.

La remise de l'étendard d'Etienne-le-Grand

Aujourd'hui, à 2 h. 30, aura lieu à la Sorbonne, en présence du président de la République et sous la présidence de M. Paul Deschanel, la remise solennelle, au ministre de Roumanie, de l'étendard d'Etienne-le-Grand, prince de Moldavie en 1800, trouvé au combat de Zographo (Mont Athos) et envoyé en France par le général Sarraïl.

Autour du champ de l'étendard court

sain et sauf dans ce siècle et dans le siècle futur, à la prière de ceux qui l'honorent, pour que nous le servions éternellement. Amen. Fait en 7.000 (= 1.492), la 37^e année d'un règne.

Etienne-le-Grand régna sur la Moldavie pendant près de cinquante ans, durant lesquels il mena contre les Turcs un combat continu.



L'ÉTENDARD D'ÉTIENNE LE GRAND

une inscription en slave liturgique dont voici la traduction :

« O grand saint Georges, toi qui es toujours indolent et victorieux, qui, dans les combats et les épreuves, nous apportes une aide prompt et un puissant secours, tu donnes aux affligés une joie sacrée, tu es de nous cette pierre de la part de l'humaine servitude de Dieu, Etienne, par le grand de Dieu prince de Moldavie, et conserve-le »

En 1475, à Rava, il réussit le premier à battre les Turcs en bataille rangée.

Dans toute l'Europe, sa renommée s'étendit, glorieuse. Aujourd'hui, une fois de plus, les Roumains sont allés au-devant des barbares turques. Aux épreuves passées s'ajoutent les épreuves présentes, mais ils restent indomptables, comme aux siècles écoulés, et le passé répond de l'avenir.

LECONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 63, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

UN AVION ALLEMAND A TENTÉ CETTE NUIT D'ATTEINDRE PARIS

La note officielle suivante nous a été communiquée :
A 23 heures 30 la service de défense contre les attaques aériennes a signalé la venue sur Paris d'un avion ennemi.
L'alerte a été aussitôt donnée et toutes mesures de sécurité prises.

Hier soir, un peu avant onze heures, un avion ennemi était signalé se dirigeant vers Paris. L'alerte n° 1 fut immédiatement donnée. Les pompiers parcoururent les principales artères de la ville, fusant sonner le sirène d'alarme, et le clairon sonnait le « Garde à vous ». En même temps, l'obscurité complète était faite dans toute la capitale et dans la banlieue.
La plus grande partie de la population parisienne dormait ; elle se réveille en sursaut. La plupart des fenêtres s'ouvrent, des lumières apparaissent, mais pour s'éteindre presque aussitôt.
A cette heure tardive, métro et tramways avaient fini de circuler ; obéissant aux arrêtés préfectoraux, les chauffeurs de taxis retardataires s'empressèrent de regagner leurs dépôts.

Malgré les recommandations maintes fois renouvelées, nombreuses encore furent les personnes qui se portèrent dans les points culminants ou se rassemblèrent dans les carrefours, afin d'essayer d'apercevoir les appareils ennemis. Elles durent se contenter d'admirer un ciel constellé et de dénombrer les avions — une quarantaine environ — qui, à toute vitesse, filaient dans la direction menacée, afin de protéger Paris contre une invasion des pirates.

Paris était bien gardé.
A 1 heure 10, en effet, les pompiers parcouraient à nouveau la ville et sonnaient la « Broloque ». Tout danger était écarté.

La loi Mourier est votée pour la troisième fois

Après le vote, sans débat, du projet de loi relatif à l'émission d'une nouvelle monnaie en bronze de nickel, la Chambre a adopté hier, en seconde lecture, les divers articles de l'ensemble de la proposition Mourier qui fixe des affectations aux unités combattantes à diverses catégories de mobilisés des classes de l'active et de la réserve.
La seule modification apportée au texte adopté en première lecture réside, ainsi que nous l'avons annoncé hier, dans la disposition de l'article 2 qui prévoit le retour à l'arrière des militaires pères de familles nombreuses ou appartenant à des familles éprouvées.

Le nouveau texte applique cette mesure aux combattants ayant eu trois frères morts pour la patrie ou disparus depuis plus de six mois, tandis que celui voté mardi s'appliquait à ceux qui ont perdu deux frères dans ces conditions.
Le texte proposé aggrave la situation actuelle, dit observer M. Jules Nadi. On peut, en effet, à l'heure présente, mettre à l'arrière le mobilisé dont deux frères ont été tués, lorsqu'il reste seul de la famille.
M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, promet que le commandement suivra les mêmes règles qu'aujourd'hui. Il déclare, en outre, que le gouvernement insistera de tous ses efforts auprès du Sénat pour que la loi soit définitivement votée dans le plus bref délai.

Une interpellation sur la reconstitution des régions libérées

Le gouvernement a été interpellé hier, à la Chambre, sur les mesures par lesquelles il compte assurer une reconstitution rapide des régions libérées.
Le premier interpellateur inscrit était M. Klotz.
Ancien ministre, président de la commission des dommages de guerre et de la commission du budget, le député de Montdidier était des plus qualifiés pour traiter ce problème. Il le fit dans un exposé très clair, adressant, certes, de nombreuses critiques aux divers ministères ayant à charge de concourir à la renaissance économique de nos communes reconquises, mais déclarant nettement que son intervention n'avait aucun caractère politique.
Très applaudi, M. Klotz demanda, d'autre part, au ministre des Finances d'étudier dès maintenant les moyens financiers indispensables à l'exécution de la loi sur les dommages de guerre.
M. Renault, député de la Meuse, et M. Deguise, député de l'Aisne, intervinrent ensuite.
On continue cet après-midi.

Un incident sur les propositions de révision des lois constitutionnelles

M. Renaudel provoqua, en fin de séance, un débat assez animé en demandant la mise à l'ordre du jour du rapport de M. Thomson sur les propositions de révision des lois constitutionnelles.
Le président du Conseil intervint ensuite :
Ce rapport, conclut au rejet des cinq propositions déposées. M. Thomson l'indiqua à la Chambre, ajoutant que l'heure était venue d'ouvrir des controverses sur le pacte constitutionnel.
Ce n'est pas le moment, dit M. Ribot, d'ouvrir une discussion sur les mérites ou les défauts de la Constitution. Ce serait une souveraine imprudence. Il n'y a pas de majorité dans cette Chambre pour la proposition de M. Renaudel, et sans doute pas davantage dans l'autre. Tout serait paroles vaines.
Par 330 voix contre 191, la Chambre se rangea à cet avis et refusa l'inscription à l'ordre du jour.

Léopold BLOND.

Au Sénat

Le Sénat a adopté, hier, un certain nombre de projets et propositions.
M. Perchot a déposé, d'autre part, son rapport sur le projet portant suppression des contributions de la personnalité mobilière, et établissement d'un impôt sur les revenus.
Séance mardi.

LE "TIP" remplace le Beur, e
Mme Pallier, 82, r. Rambuteau (190 la 1/21).

UN GRAND CONGRÈS NATIONAL VA SE RÉUNIR A MOSCOU

PETROGRAD, 27 juillet. — Dans sa séance d'hier, le gouvernement a décidé de convoquer à Moscou, pour le 31 juillet, un grand congrès national des représentants des différentes organisations et institutions politiques et sociales, avec la participation de tous les députés de la Duma.

Hier après-midi, M. Kerensky, président du Conseil, s'est rendu à la séance où s'étaient réunis les comités centraux des conseils des députés des ouvriers et soldats et des députés des paysans.

Il leur a remis une invitation pour assister à ce congrès. M. Kerensky a prononcé un vibrant discours.

« Les temps qui nous ont été portés sur le front et à l'arrière, dit le ministre, sont si chaotiques que nous devons recueillir toutes nos forces pour les porter, nous défendre et consolider la liberté conquise avec tant de peine ».

« Au congrès de Moscou, le gouvernement demandera notamment au pays de l'aider dans cette tâche ardue et, dans ce but, il exposera en toute franchise aux membres du congrès la véritable situation de l'Etat ».

« La rupture du front a été un terrifiant tort pour la contre-révolution ».

« Mais le gouvernement est fermement résolu à combattre l'anarchie et la réaction et ne permettra pas qu'un pas puisse être fait vers l'ancien régime ».

M. Kerensky a terminé son discours en priant le comité exécutif de rompre avec les éléments dont l'activité est de nature à inspirer et à ranimer la contre-révolution.

M. Tchoudz, président du conseil des députés des ouvriers et soldats, a répondu que le gouvernement peut être sûr de trouver dans le comité un appui et un soutien puissants pour sauver la révolution et la Russie.

La réunion n'aura rien de commun avec la Constituante, dont les membres seront désignés par voie d'élection, alors que ceux de l'Assemblée nationale y viendront sur une invitation.

Les députés de la Douma, des conseils municipaux, des universités, des conseils des députés des ouvriers et soldats, des paysans, des organisations publiques et sociales assisteront à cette assemblée.

Un ultimatum aux ouvriers et soldats de Cronstadt

PETROGRAD, 27 juillet. — Les journaux annoncent que le gouvernement a mis le conseil des députés des ouvriers et soldats de Cronstadt en demeure de livrer aux autorités judiciaires les meneurs maximalistes, notamment l'étudiant Rachal, chef de tous les mouvements qui ont éclaté jusqu'ici dans la forteresse.

Le gouvernement a également prévenu le conseil que si cette exigence n'est pas exécutée, le blous de Cronstadt sera déclaré.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — L'ACTIVITÉ DES DEUX ARTILLERIES S'EST MAINTENUE TRES VIVE AU COURS DE LA NUIT SUR TOUT LE FRONT CERNY-FERME D'HURTEBISE, SANS ACTION D'INFANTERIE.

Des renseignements complémentaires sur l'opération exécutée par les Allemands dans la soirée du 25, depuis la région est d'Hurtebise jusqu'à la région sud de la Boverie, le résultat que L'ENNEMI AVAIT LANCÉ A L'ATTAQUE PAR VAGUES SUCCESSIVES. UNE DIVISION AVEC EFFECTIFS PORTES AU MAXIMUM ET SOUTENUE ELLE-MÊME EN ARRIERE PAR UNE DIVISION FRAICHE. Le peu d'importance des résultats obtenus marque l'échec d'un tel effort.

EN CHAMPAGNE, DANS LA REGION DES MONTS, AU SUD ET A L'OUEST DE MORONVILLIERS, LES ALLEMANDS, APRES UN BOMBARDEMENT INTENSE, ONT EXECUTE CINQ ATTAQUES SUCCESSIVES QUI, TOUTES, ONT ECHOUÉ SOUS NOS FEUX.

A l'est d'Auberive, après une préparation d'artillerie courte et violente, plusieurs groupes ennemis, commandés par un officier, ont effectué un coup de main ; un combat s'en est suivi, au cours duquel l'adversaire a laissé sur le terrain de nombreux cadavres, dont celui de l'officier.

Lutte d'artillerie moins violente sur les deux rives de la Meuse.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — ACTIONS D'ARTILLERIE INTERMITTENTES SUR LA PLUS GRANDE PARTIE DU FRONT, PLUS VIVES DANS LE SECTEUR ALLES-HURTEBISE, EN CHAMPAGNE, DANS LA REGION DU MONT-HAUT, SUR LES DEUX RIVES DE LA MEUSE.

La nuit dernière, un coup de main tenté par les Allemands à l'Hartmannswillerkopf a complètement échoué sous nos tirs de mitrailleuses. L'adversaire a laissé de nombreux cadavres sur le terrain.

Front britannique

13 HEURES. — Une opération de détail a eu lieu cette nuit aux abords de la Basse-Bulle (sud-ouest de Warneton), au cours de laquelle nos troupes ont réussi à chasser l'ennemi du village et à faire un certain nombre de prisonniers.

Une forte contre-attaque allemande, ce matin, nous a forcés à abandonner la localité et à regagner nos tranchées.

LA NUIT DERNIERE, A LA SUITE DE RAIDS EXECUTES AVEC SUCCES VERS MONCHY-LE-PEUX, AU SUD-OUEST DE LA BASSEE ET AU NORD-EST D'YPRES, NOUS AVONS RAMENE VINGT-NEUF PRISONNIERS.

Les Allemands ont tenté hier, dans la matinée, sur nos positions au sud-est de Gouzeaucourt, un coup de main qui a déterminé un violent engagement au cours duquel l'ennemi a eu des pertes très importantes. Quelques-uns de nos hommes ont disparu.

21 HEURES. — L'ARTILLERIE ALLEMANDE S'EST MONTREE PLUS ACTIVE QUE DE COUTUME AU COURS DE LA JOURNÉE VERS ARMENTIERES.

L'activité aérienne a été assez réduite hier jusque dans la soirée, où de vifs combats se sont déroulés pendant deux heures. Un appareil ennemi a été abattu et un second contraint d'atterrir désarmé. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Front belge

AU COURS DE LA NUIT, L'ARTILLERIE ALLEMANDE A VIOLEMMENT BOMBARDE LES ENVIRONS DE HETSAS, STEENSTRAETE ET PIPEGALE ET TIRE DE FAÇON INTERMITTENTE SUR NOS POSITIONS ET COMMUNICATIONS DU FRONT.

DANS LA MATINÉE, L'ARTILLERIE ALLEMANDE A CANONNE LA REGION DE PERVSE, DIXMUDE, OU-DECAPPELE ET NIEUCAPELE.

Dans l'après-midi, activité courante de l'artillerie dans les

LA POLITIQUE ESPAGNOLE DEFINIE PAR M. DATU

MADRID, 27 juillet. — Le *Libero* publie ce matin une longue interview de M. Dato par son directeur, M. Larios de Medrano, et dont voici le passage essentiel :

« A cette heure où se posent tant de problèmes d'une extrême gravité, la mission des gouvernements est bien claire. Ils doivent s'orienter franchement dans le sens de la démocratie. Le roi n'est pas un obstacle, mais que le pays s'engage dans cette voie. Il est tout au contraire un stimulant ».

M. Dato a résumé dans les termes suivants la gestion politique du cabinet conservateur, au cours de ses six semaines d'existence :

« Je suis satisfait de tout ce qu'a fait le gouvernement pour rétablir la paix, l'ordre et la justice. Le calme est revenu à Valence et à Bilbao. L'ordre, j'espère, ne sera pas troublé, et je crois que l'échec des tentatives révolutionnaires permettra au gouvernement de rétablir à bref délai la vie normale, en consacrant pleinement, en toute liberté, à l'œuvre seconde des réformes sociales, politiques et économiques ».

« En ce qui concerne la vie intérieure du pays ».

« Quant à notre politique extérieure, nous avons fait beaucoup en peu de temps ; nous conservons avec les belligérants les mêmes relations purement amicales que le cabinet conservateur avait laissées établies au moment de sa chute. Nous sommes amis avec tout le monde, et tout le monde respecte notre neutralité, notre stricte neutralité ».

Faisant allusion aux événements de Barcelone et à l'attitude des parlementaires catalans, M. Dato a affirmé les bonnes intentions du gouvernement à l'égard de la Catalogne, et formulé le regret que les députés et sénateurs de cette région se soient laissés entraîner, principalement par le souci des élections prochaines, à prendre sans raison une attitude hostile au gouvernement.

« L'heure n'a pas sonné pour l'Espagne, a-t-il ajouté, de changer de régime. Le spectacle d'un pays où la guerre a eu comme contre-coup une révolution intérieure doit lui servir de leçon ».

« De toutes les nations, l'Espagne est celle qui a le moins à souffrir des conséquences de la guerre. Si elle sait conserver sa neutralité, si tous les Espagnols collaborent à l'œuvre du gouvernement, le pays se trouvera, au moment de la paix, plus fort que jamais ».

« Le gouvernement est prêt à écouter les légitimes revendications du pays et le roi est le défenseur le plus décidé de toutes les conquêtes qui ont pour but la liberté et le droit ».

L'interview se termine par une allusion de M. Dato à la dissolution du parlement actuel, et aux élections nouvelles, événements qui suivront de près le rétablissement des garanties constitutionnelles.

LES SOCIALISTES ALLEMANDS NE SERONT PAS MINISTRES

ZURICH, 27 juillet. — Des dépêches de Berlin annoncent que les socialistes allemands semblent être revenus sur leur décision d'accepter des postes de sous-secrétaires d'Etat au cas où le gouvernement leur offrirait de participer au pouvoir.

En effet, dans la réunion tenue jeudi par le parti socialiste de Berlin et de la banlieue, M. Scheideemann a déclaré que le chancelier Michaelis avait bien l'intention de faire nommer secrétaires d'Etat quelques députés.

Mais les socialistes, a-t-il ajouté, ne se précipiteront pas à se prêter d'expérience et c'est lorsque un véritable gouvernement parlementaire sera formé que, nous aussi, nous en accepterons les responsabilités.

Cette déclaration de M. Scheideemann ne brève pas précisément par sa franchise, car il est avéré que les députés socialistes avaient un vif désir de devenir ministres. C'est eux qui avaient demandé que des membres de la fraction socialiste du Reichstag pourraient accepter des postes ministériels.

Mais le comité directeur du Parti, qui exerce une autorité absolue sur l'ensemble de la social-démocratie, ainsi que sur le groupe socialiste du Reichstag, ne se juge pas valables les raisons invoquées par les députés socialistes et a rejeté formellement la décision votée par la fraction parlementaire.

L'uniforme de M. Michaëlis

BALE, 27 juillet. — Le *Strassburger Post* annonce que l'empereur a nommé M. Michaëlis à la suite de France, avec le droit de porter l'uniforme du régiment des grenadiers de la garde, dans lequel il a servi comme réserviste.

Un accord anglo-allemand concernant les prisonniers

LONDRES, 27 juillet. — Le commissaire du Trésor a déclaré à la Chambre des Communes que l'accord entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne au sujet des prisonniers de guerre a été ratifié par les deux gouvernements.

Les conditions de l'accord seront publiées sous forme de livre blanc. (Havas.)

Les socialistes alliés à Paris

TROIS socialistes anglais, MM. Henderson, ministre du gouvernement britannique, et le membre du comité de guerre, Mac Donald et Wardle, président du Labour Party, et les quatre députés du Soviet russe, qui s'étaient rendus à Londres, arriveront ce matin, à 5 h. 45, en gare du Nord.

Is viennent conférer avec les socialistes français, au sujet de la réunion projetée à Stockholm. Plusieurs députés socialistes ont été désignés pour aller les recevoir.

LES COMMUNES REPOUSSENT LA PAIX AU REICHSTAG

LONDRES, 27 juillet. — Au cours de la séance d'hier, à la Chambre des Communes, les députés pacifistes ont déposé une motion sur les conditions de paix de l'Allemagne.

Cette motion, qui s'inspire de celle adoptée récemment par le Reichstag, fut soutenue par MM. Mac Donald et Trevelyan.

MM. Asquith, ancien premier ministre, Bonar Law, ministre des Finances, se sont opposés avec M. Wardle, président du parti travailliste, pour combattre la motion.

« Au cours de son exposé de la situation, M. Asquith a posé cette question qui a été longuement appliquée :
« L'Allemagne est-elle disposée non seulement à évacuer la Belgique, mais encore à faire pleine réparation pour les maux et les dégâts colossaux qui ont accompagné son occupation dévastatrice de ce pays et la mise en état d'échec d'une grande partie de la population ? L'Allemagne est-elle disposée à rendre à la Belgique non pas un semblant de liberté, mais son indépendance complète et absolue ? »

M. Wardle a répondu à M. Asquith et s'est exprimé ainsi :

« Il régit dans toute l'histoire du pays un desir sincère de paix ».

Mais ce desir, au lieu d'être basé sur l'ordre du jour du Reichstag, est basé sur l'accomplissement des « absolus » pour lesquels nous sommes entrés en guerre ».

L'ordre du jour voté le mois passé par la Chambre française donne une réplique précise et claire à l'ordre du jour du Reichstag ».

Du discours prononcé par M. Bonar Law, ministre des Finances, il convient de détacher ce passage :

« Le meilleur moyen de faire naître un réel sentiment de paix en Allemagne consiste à montrer que nous sommes déterminés à continuer jusqu'à ce que nous ayons obtenu la suppression du militarisme allemand ».

« Il y a une grande différence en Allemagne entre les peuples et le gouvernement, mais ces peuples et ce gouvernement en sont arrivés à considérer une guerre heureuse comme le moyen le meilleur, le plus rapide, pour développer la grandeur nationale ».

« Nous n'aurons pas de paix à l'avenir tant que le peuple allemand ne sera pas convaincu que la guerre n'offre aucun avantage, que sa grandeur et son développement dépendent d'autres facteurs que celui qui consiste à plonger le monde dans le sang ».

Le débat ainsi terminé, la Chambre a rejeté par 118 voix contre 19 la motion pacifiste présentée et défendue par MM. Mac Donald et Trevelyan.

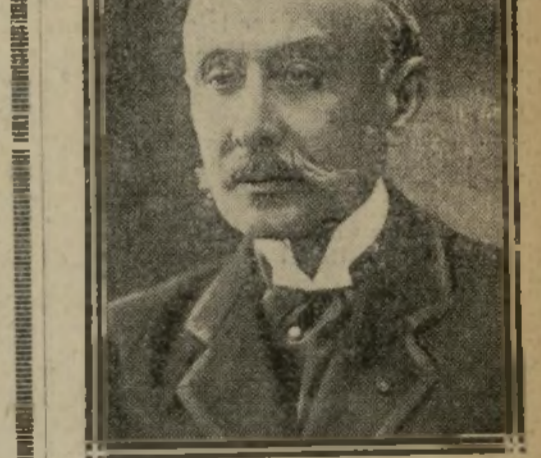
Démission du baron Beyens

LE HAVRE, 27 juillet. — Le baron Beyens, ministre belge des Affaires étrangères, s'ennuie par le travail considérable que les devoirs de sa charge lui ont imposés, se voit dans la nécessité de prendre du repos, sous peine de compromettre irrémédiablement sa santé.

Estimant que les intérêts du pays ne lui permettent pas de demander, dans les circonstances actuelles, le long congé qui lui est nécessaire, le baron Beyens a fait part à ses collègues de son désir de se retirer du gouvernement, et a voulu de quitter Sarcelles le 10 août de la destination des Indes-Orientales, qu'il a occupées pendant dix ans.

C'est avec un vif sentiment de regret que les membres du gouvernement se séparèrent d'un collègue dont ils ont apprécié hautement les conseils et avec lequel ils entretenaient les plus cordiales et les plus certaines relations.

Le pays, qui connaît les services que l'ancien diplomate lui a rendus au cours de sa carrière, lui restera profondément reconnaissant de son talent, de son dévouement infatigable et de son service pendant la période la plus critique de son histoire.



BARON BEYENS (Phot. Henri Vanel)

Il est nécessaire, le baron Beyens a fait part à ses collègues de son désir de se retirer du gouvernement, et a voulu de quitter Sarcelles le 10 août de la destination des Indes-Orientales, qu'il a occupées pendant dix ans.

C'est avec un vif sentiment de regret que les membres du gouvernement se séparèrent d'un collègue dont ils ont apprécié hautement les conseils et avec lequel ils entretenaient les plus cordiales et les plus certaines relations.

Le pays, qui connaît les services que l'ancien diplomate lui a rendus au cours de sa carrière, lui restera profondément reconnaissant de son talent, de son dévouement infatigable et de son service pendant la période la plus critique de son histoire.

Banque Nationale de Crédit

La souscription aux 100.000 actions nouvelles de la Banque Nationale de Crédit a obtenu un complet succès.

Les demandes de réductions devront être réduites dans une très notable proportion. Un avis individuel de la répartition à titre réductible sera officiellement adressé aux souscripteurs.

BÉNÉDICTINE
TONIQUE — DIGESTIVE
la Grande Liqueur Française

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est jointe par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LES COURS

— L.L. MM. le roi et la reine d'Angleterre, S. A. R. la princesse Mary et le maréchal duc de Connaught ont rendu visite, hier, à l'impératrice Eugénie, à Farnborough-Hill.

— L.L. A.A. RR. le prince et les princesses d'Orléans-Bragance viennent d'arriver à Ouchy.

— S. A. R. le prince Alexandre de Serbie s'est arrêté à Salonique en se rendant au front.

CORPS DIPLOMATIQUE

— La colonie française de Rio-Grande-do-Sul (Brésil) a offert un banquet à M. Claudel, ministre de France. L'intendant et le gouverneur militaire ont porté des toasts à la victoire des Alliés, à la marine, à l'armée et à M. Poincaré. M. Claudel a remercié et exprimé sa confiance dans l'avenir de l'Etat de Rio-Grande-do-Sul.

— S. Exc. le général Samad Khan, ministre de Perse en France, a quitté Paris pour la Normandie, où il passera le mois d'août.

INFORMATIONS

— Le marquis de Lema, accompagné de son secrétaire particulier, M. Agullo, ainsi que des hauts fonctionnaires du ministère d'Etat, MM. Palacios et Figueroa Ferret, va se rendre à Santander, pour y séjourner avec S. M. le roi Alphonse XIII pendant la saison d'été. — Le ministre d'Etat sera transféré à Saint-Sébastien au début de septembre. Les membres du corps diplomatique feront un séjour d'égale durée dans chaque ville, et leurs familles séjourneront à Saint-Sébastien.

MARIAGES

— Le mariage de la comtesse Zia Torby, fille de S. A. I. le grand-duc Michel de Russie et de la comtesse Torby, avec le major



UN DÉTACHEMENT DU 12^e LANCERS, RÉGIMENT DE MAJUR, FORME LA GARDE D'HONNEUR A LA SORTIE DE L'ÉGLISE

Harold Wernher, qui vient d'être célébré à la chapelle royale du palais de Saint-James, comme nous l'avons annoncé, était honoré de la présence de la plupart des membres de la famille royale. C'était la troisième cérémonie à laquelle assistaient les souverains dans la même semaine.

A la sortie de l'église, un détachement du 12^e régiment de lanciers, auquel appartient le marié, formait une garde d'honneur sur le passage des jeunes époux.

NAISSANCES

— Mme Henri Fruchard, femme du capitaine interné en Suisse, a donné le jour à un fils : Alain.

DEUILS

— Les obsèques du comte Armand viennent d'être célébrées en l'église de la Palud, à Marseille.

Le deuil était conduit par le général Bourgoin, officier de la Légion d'honneur, par M. Louis Germain et par les autres membres de la famille.

Dans l'assistance : MM. Schrameck, préfet des Bouches-du-Rhône ; Eugène Pierre, maire de Marseille ; Jules Charles Roux, président de la Cie Transatlantique ; Adrien Artaud, président de la chambre de commerce ; Dubouil, président du tribunal de commerce ; Pouille, président du tribunal civil.

L'absoute a été donnée par S. G. Mgr l'évêque de Marseille.

Au cimetière, deux discours furent prononcés, l'un par M. Jules Charles Roux, au nom de la Société marseillaise de Crédit, dont le défunt était vice-président, et l'autre par M. Adrien Artaud, pour la chambre de commerce.

Nous apprenons la mort :

De la générale Pellé, décédée subitement en Belgique, le 24 juin, âgée de quatre-vingt-un ans. Elle était la mère de M. Maxime Pellé, ingénieur en chef des mines, du général Pellé, commandant le 3^e corps d'armée, et du commandant Pellé, ingénieur en chef des ponts et chaussées ;

De M. Frédéric Moenclaye, maire de Baillet, près d'Hazebrœck. Il avait été cité à l'ordre du jour ;

De l'adjudant pilote Edmond Franck, décoré de la croix de guerre, deux fois cité, tué en avion le 20 juillet. Il était le frère de Pierre Franck, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre ;

De Mme Louis Aubry, née Guynot de Bois-

meny, décédée à Saint-Malo ;

Du sous-lieutenant d'artillerie Germain Marrou, fils de M. Marrou, député du Puy-de-Dôme, mort dans la traversée de Bizerte à Salonique. Le bateau à bord duquel il se trouvait a été torpillé et a sombré ;

Du commandant Edouard Ruellan du Creh, chef de bataillon en retraite, décédé à soixante-cinq ans, au château du Creh, près Lamballe. Il était le père de M. Ed. Ruellan du Creh, lieutenant au 13^e hussards, décoré de la croix de guerre, et le beau-père du capitaine Guy du Genet, de l'état-major de la 2^e armée, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre ;

De M. Victor Sabarthez, ingénieur des mines, officier de la Légion d'honneur, adjoint au maire de Mirepoix, père de notre confrère M. Henri Sabarthez, rédacteur parlementaire de la Petite Gironde, décédé à cinquante-huit ans, à Mirepoix ;

De M. Léon Vasseur, le compositeur de musique bien connu, auteur de nombreuses opérettes dont on n'a pas oublié les succès, décédé à Asnières, à soixante-trois ans, après une très longue maladie.

Tous les dimanches, à dix heures et demie du matin, est célébrée par M. le curé la « messe des baigneurs ». Longtemps avant que le service commence, la petite église est pleine ; pleine de baigneurs, de permissionnaires et de blessés. Elle s'élève à côté de l'Etablissement, à l'entrée de la route qui mène au vieux village, et que domine l'autre église, — celle dont les hauts murs rouillés et les tours crénelées se découpent si joliment, de là-haut, sur le ciel bleu.

M. le curé a donc deux églises, c'est-à-dire deux clientèles d'âmes à soigner, et si différentes l'une de l'autre que sa vie est double, en quelque sorte. D'autres curés exercent un sacerdoce. Il en exerce deux.

Pendant huit mois il est, là-haut, dans sa tour crénelée, — sous de rudes rafales de neige quelquefois, — le curé des paysans. Tous l'aiment, et il les aime. Il les connaît par leurs noms, sait l'histoire des familles, et sous quels toits, depuis trois années, ses consolations sont attendues. Il était de toutes les fêtes. Il est à présent de tous les deuils. Et ce n'est pas seulement l'âme de M. le curé qui s'est mise à l'unisson de ces âmes auvergnates : il sait le patois du village aussi, et le parle bien. Il veut n'être, au milieu de ces paysans, qu'un paysan.

Cependant, au fond du presbytère qui s'appuie à la vieille tour, — aussi vieux qu'elle, peut-être, — il y a une grande salle voûtée, pleine de livres et de papiers où M. le curé se retire chaque soir, avant de faire sa dernière prière, et qui n'est point une chambre de paysan... C'est là que M. le curé « travaille ».

C'est là que M. le curé lit, relit, commente les vieux auteurs, les livres sacrés, et notamment saint Augustin, dont il a la passion, qu'il sait par cœur, et sur qui son érudition s'est formée quelques petites idées personnelles...

Et voilà pourquoi M. le curé est si heureux de voir venir le printemps. Ses idées sur saint Augustin, il ne pouvait, durant la mauvaise saison, les confier à personne. Au vieux village, on n'aurait pas compris. Mais voici que les hôtels et l'Etablissement ont leur toilette et qu'au Casino l'accordeur aveugle du chef-lieu est venu réveiller le piano. Des figures étrangères apparaissent : on voit passer, sous les jeunes feuillages des arbres, une malle, deux malles, trois malles sur l'omnibus remis à neuf. Et la petite église a rouvert ses portes. Et voici M. le curé.

Il a vite reconnu tout son monde : hôteliers, médecins, baigneurs et baigneuses de l'an dernier ; et subitement le villageois s'est fait citadin.

Je ne sais si quelque romancier a eu l'idée de décrire cette figure du « curé de ville d'eau », — je veux dire de village devenu ville d'eau, — ou les conditions de son état imposent au prêtre cette obligation difficile et charmante d'être, à lui seul, deux hommes à la fois...

J'ai donc revu M. le curé tout à l'heure. Il m'a demandé de mes nouvelles ; il a été aimable ; il a eu de l'esprit ; et puis il s'est séparé de nous pour dire la messe ; et puis il est monté en chaire...

Et il nous a parlé de saint Augustin.

SONIA.

Un grand cœur

Les offensives, dans le secteur du Métro, se poursuivent et se ressemblent. Lors de la plus récente, on a pu voir une vigoureuse dame qui, ayant renversé un voyageur amputé d'une jambe, s'entêlait à le traîner d'emblée.

Aussi l'on éprouve un véritable soulagement à pouvoir enregistrer de temps à autre un fait qui ne soit pas de guerre, mais de paix. Voici celui dont nous avons été témoin hier.

Une vieille dame, aux cheveux tout blancs, et sa petite-fille de trois ans se trouvent être les dernières à monter dans une voiture du Nord-Sud déjà bondée. Et dans ces conditions tout l'art d'être grand-mère ne suffit pas pour mettre de l'agrément dans le voyage.

Mais comme la petite fille, à peu près asphyxiée, lève deux petits bras pour implorer de l'aide et de la lumière, un brave homme se penche :

— Allouez, je vais la prendre, la toupie.

Et il installe la petite fille sur son bras.

— Dis merci au monsieur, dis merci, murmure sans se laisser la grand-mère, confondue de reconnaissance.

La petite fille, encore ahurie, n'ouvre pas la bouche. Mais le brave homme n'est point découragé par ce silence ingrat. Il la porte jusqu'à la fin, malgré qu'il soit difficile de garder l'équilibre dans la voiture cahotée.

Ayons-nous dit qu'il n'était pourtant qu'un civil ?

Théologie grecque

Lorsque le roi Constantin occupait encore le trône de Grèce, l'archevêque du Patras fulmina l'anathème contre le député réaliste de cette ville, M. Michalacopoulos.

Mais le roi Constantin partit, comme vous savez. Et M. Michalacopoulos fut nommé ministre des Travaux publics.

Sur quoi l'archevêque de Patras s'empressa de lui télégraphier ses félicitations.

Mais M. Michalacopoulos lui a répondu : « Le droit canon des Jésuites du moyen âge (sic) prohibe toute relation avec les anathématisés. M. Michalacopoulos est doublement chagriné et indigné au sujet de l'archevêque de Patras, qui, non content d'avoir violé les divins et saints canons de l'Eglise orthodoxe en procédant à l'anathème de novembre, viole maintenant le droit canon du moyen âge. »

Et l'archevêque de Patras est très ennuagé.

L'archevêque de Céphalonie est moins timide. Il avait, lui aussi, excommunié le député vénéiziste Négroponitis. Or, celui-ci étant nommé ministre aussi, l'archevêque de Céphalonie ne s'est pas borné à lui télégraphier. Il est allé lui rendre visite.

Dites à l'archevêque, a dit M. Négroponitis à l'huissier qui lui apportait la carte du prélat, qu'il ne convient point qu'un prince de l'Eglise ait rapport avec un excommunié.

Mais l'archevêque de Céphalonie a riposté avec bienveillance :

— Dites au ministre que je désire le voir non point comme archevêque, mais comme ami.

Ainsi M. Négroponitis, furieux, a fait répondre qu'il n'avait pas besoin d'ami comme celui-là.

Pour les pessimistes

« Il est du devoir des citoyens de ne pas parler de la situation économique. Toute parole sur ce sujet sert à l'ennemi et met la Patrie en danger. »

Cette phrase est extraite de la Gazette de l'Allemagne du Nord, journal officieux, à la date du 19 juillet dernier.

Discipline

Le général Cadorna ne manque pas une occasion de montrer l'amour violent qu'il porte à la discipline. Le comte S..., gentilhomme milanais, propriétaire d'une grande écurie de courses et ami personnel du généralissime, vient d'en faire l'épreuve.

Le général Cadorna était attendu à Parme, et parmi les nombreux officiers qui se pressaient sur le quai se trouvait précisément le comte S..., qui, en sa qualité de président de la Trias-Verde italienne, porte le grade et l'uniforme de colonel.

Le train arrive, les officiers reculent leur position et le colonel S... fait comme eux. Seulement, par distraction peut-être, il oublie d'enlever le cigare qu'il tenait à la bouche.

Le généralissime descend de son wagon, salue et s'arrête devant le comte S..., lui dit froidement :

— Colonel, vous pourriez jeter votre cigare lorsque vous me saluez.

Confus, le comte S... voulut s'excuser :

— Je vous demande pardon, mon général, mais j'ai tellement peu l'habitude du service...

— Il ne s'agit pas de service, répondit sèchement le généralissime, mais d'éducation.

Le comte S... a fait vœu de ne plus fumer pendant la durée de la guerre.

Protopopoff et Kerensky

La Fortnightly Review consacre aux débuts de la révolution russe quelques pages de souvenirs. Elle insiste notamment sur l'entrevue mystérieuse de Protopopoff, l'homme néfaste, et de Kerensky.

Le 12 mars, les révolutionnaires envahirent la maison de Protopopoff. Mais ce dernier réussit à s'enfuir par une issue cachée.

Le 14, Protopopoff se rendit délibérément au palais de l'auride, où arrivait Kerensky. Le parleur du nouveau régime et celui de l'ancien se trouvèrent face à face.

Protopopoff s'avança et déclara : « Excel-

lence, je me rends et je me mets à vos ordres. »

Kerensky répliqua : « Ex-ministre de l'Intérieur Protopopoff, considérez-vous comme en état d'arrestation. »

Protopopoff s'inclina et murmura quelques mots incompréhensibles pour l'assistance. Alors, Kerensky commanda : « Officiers de la garde, l'ex-ministre de l'Intérieur désire avoir avec moi une conversation confidentielle. Ayez la courtoisie de le conduire dans une salle isolée. »

Il en fut fait selon la volonté de Kerensky, lequel s'entretenait en particulier durant une heure avec Protopopoff.

Que se dirent-ils ? Personne ne l'a jamais su, mais on rapproche de cette entrevue les poursuites exercées actuellement contre de nombreux agents de l'Allemagne.

Le malin petit garçon

Une réfugiée de Lille vient de nous conter les hauts faits de son petit garçon Marcel.

Le bambin avait cinq ans lorsque les Allemands envahirent la ville. Chez la maman du petit Marcel furent logés un officier très rigide et son ordonnance ; et l'officier déclara au petit Marcel :

— Chaque fois que tu me rencontreras dans l'escalier, tu feras le salut militaire et tu diras : « Bonjour, monsieur l'officier ! »

Le petit Marcel n'y manqua pas. Le lendemain, rencontrant l'ordonnance, il porta la main à sa tête bouclée, et dit gravement :

— Bonjour, monsieur l'officier !

Au même instant, l'officier, — le vrai — surgit, furieux :

— Petit imbécile ! Me confondre avec mon ordonnance ! Appeler mon ordonnance « monsieur l'officier » ! Je le te défends, entends-tu ?

Mais le petit Marcel n'entendit pas du tout. Naïveté ? Malice ? On ne sait jamais où finit la naïveté et où commence la malice chez un jeune Français patriote, n'est-il que cinq ans ! Toujours est-il que le petit Marcel continua à saluer l'ordonnance d'un suave « bonjour, monsieur l'officier », jusqu'à ce que l'officier — le vrai — se fût écrié en jurant :

— Triple petite brute, puisque tu ne sais pas faire la différence entre l'ordonnance et l'officier, je te défends de saluer désormais ni elle ni moi !

Et voilà comment, dans Lille soumise, le petit Marcel fut seul dispensé de saluer les Allemands !

Mandolinomanie

Un soldat nommé André T..., profitant de l'absence de Mme Trille, a pénétré chez elle en escaladant une fenêtre du rez-de-chaussée. Il est ressorti en serrant dans ses bras une mandoline. Il n'a pas volé d'autres objets. C'est l'enquête judiciaire qui l'affirme.

Ce fait s'est passé à Bordeaux, où les Espagnols ont importé le goût des *Estudiantinas*, petits orchestres composés de mandolines et de guitares.

Avant de s'introduire ainsi chez Mme Trille — comme tout cela est musical ! — ce jeune homme savait-il que cette dame possédait une mandoline, et, par une inexplicable fantaisie de mélomane, a-t-il voulu s'offrir les quolibets d'un enlèvement romantique ? Venait-il simplement pour cambrioler et sa cupidité a-t-elle été soudain comblée par ce modeste instrument de musique ?

Est-ce un cambrioleur ou un poète ? Un kleptomane ou un mélomane ? Quel problème angoissant pour une conscience de juge !

LE PONT DES ARTS

Un des livres les plus originaux et les plus poignants qu'on ait écrits sur la guerre, c'est bien certainement celui de M. Albert Balanda : *En campagne avec la légion étrangère*. C'est l'histoire des volontaires étrangers de 1914, enroulés par les officiers et les vétérans de la légion d'Afrique.

Au moment où paraît ce livre, le premier régiment de marche de la légion étrangère reçoit le premier de France la fourragère aux couleurs de la médaille militaire (jaune et vert).

Dans le prochain numéro de *La Revue*, lire des pages vengeresses du général Chénié pacha sur Talat pacha, qu'il n'hésite pas à décrire « un assassin de droit commun » ; et un article des plus amusants de M. Charles Simond sur la Grande Supécherie de Leipzig, une aventure où la science allemande fait bien mauvaise figure.

M. Julien Benda, le subtil auteur des *Sentiments de Critique*, a la bonne fortune de voir réimprimé au Mercure de France son premier ouvrage sur la philosophie de M. Bergson : *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*. Il paraît que la littérature de guerre intellectuelle est, elle aussi, à l'ordre du jour.

LE VAILLEUR.

Sucre normand

PAR

GEORGES MONTIGNAC

— Allons, mon père Joseph, avouez-le, vous avez du sucre plein votre cave.

— Dites donc, m'sieu Léon, pour qui me prenez-vous ?

— C'est que vous êtes un malin, vous, mon père Joseph ! Tout le monde sait que vous avez le meilleur cassis du canton, et pour faire de bon cassis, il faut beaucoup de sucre.

— Eh ben ! et vous, m'sieu Léon ? Vous vendez p'tête point des charrettes de confitures à la mère Malandin, l'épicière ? Faut du sucre aussi pour les confitures, beaucoup de sucre.

— Je n'en vendrai pas, cette année : je m'y suis pris trop tard pour faire des réserves et je n'en ai que quatre kilos.

Le père Joseph Grivevier, vieux Normand finaud, causait, sur le seuil de sa cour, avec son voisin, M. Léon Bulois, ancien citadin revenu à une sorte d'état primitif.

Bulois remonta vers sa maison en concluant entre ses dents :

— Tu as du sucre, vieux brigand, et je te le dénicherai ! Plus souvent que je ne fasse pas de la confiture, cette année ; elle se vendra bien, à cause des Anglais.

Pendant quelques jours, on ne vit pas Léon à la barrière du père Joseph. Il cherchait la façon de forcer le vieux fermier à sortir sa provision de sucre.

Un soir qu'il terminait sa pipe il eut soudain un rire amusé.

Quelques jours plus tard, comme il passait devant la ferme du père Joseph, celui-ci l'arrêta :

— Dites donc, m'sieu Léon, c'est pas pour vous interroger, mais, c'est nuit comme l'autre, sur le coup d'onze heures, j'ai été réveillé par un pas sur la route. Je me suis levé, histoire de me rendre compte, et, par le clair de lune, qui j'ai reconnu, sans vous offenser ? Vous-même, m'sieu Léon. La première fois je vous ai laissé aller, mais, la seconde, je vous ai suivi de loin, vu que mes vieilles jambes ne vont point très vite. Vous êtes monté le raidillon drifié le calvaire, vous êtes entré dans vot' pièce de terre ; une fois là, vous vous êtes baissé et vous avez remué les bras en marchant dans les sillons. Quel trafic que vous pouviez bien faire ?

Bulois prit un air très gêné, laissa un temps pour se gratter la tête, puis répondit avec un soupir et un regard de côté vers le fermier :

— Mon père Joseph, c'est inutile que je vous le dise, puisque vous n'avez point de sucre.

— J'vois point le rapport. Dites toujours, m'sieu Léon, ça me rassurera. La nuit, d'vous voir comme ça au clair de lune, ça me faisait drôle, je ne vous le cache point.

Bulois sembla se décider :

— Tenez, père Joseph, je vais vous conter la chose. Mais c'est bien parce que c'est vous. Comme je vous l'ai dit, je n'avais que quatre kilos de sucre. Faire des confitures avec quatre kilos, ça ne vaut pas le feu. J'en ai causé, par hasard, avec un de mes amis, un ingénieur agronome, qui me dit : « Mon vieux, j'ai un moyen tout indiqué pour que ton sucre te rapporte 300 pour 100. »

— 300 pour 100 ! Savez-vous que c'est quequ' chose, m'sieu Léon !

— Je viens, me dit mon ami, de faire des recherches avec plusieurs de mes confrères, diplômés du gouvernement, et nous avons découvert que le sucre fait croître et fortifie tout, d'une façon qu'on ne soupçonne pas.

— C'est des choses possibles, m'sieu Léon. Voyez ma petite fille Angèle : v'là six mois qu'elle boit du sirop, elle a gagné au moins cinq centimètres et forci en rapport.

— C'est ce que m'a dit l'ingénieur, et il a ajouté : « En fumant tes terres avec du sucre tu obtiendras trois cents fois plus comme récolte. Fais l'expérience sur ton blé tardif, tu m'en diras des nouvelles. »

— Tant que ça ? C'est pas croyable, m'sieu Léon !

— C'est parce que tout le monde dit comme vous qu'on manque de bonnes affaires. Mon ami est certain de ce qu'il avance puisqu'il a fait l'expérience sérieusement, l'an dernier.

— Avec du blé ?

— Avec du blé. Voyons, père Joseph, on y met bien des phosphates.

— Ça c'est core vrai !... Quand même, fumer la terre avec du sucre !

— Et comment qu'il fait, votre monsieur ?

— Par une nuit bien claire il pose son sucre dans les sillons et le recouvre tout juste, comme pour des haricots, quoi ! Il attend quatre jours que la terre ait bien absorbé le sucre, et il sème son blé.

— C'est quand même bien imaginé si ça donne du rendement. Mais, v'savez, je n'y cré guère.

— Vous verrez ma récolte, père Joseph : trois cents pour cent !...

La saison des fruits est passée. L'épicière du bourg a tout un rayon de confitures superbes et prétend qu'elle s'est approvisionnée en Angleterre.

Un matin, comme Léon Bulois passe devant la barrière, le père Joseph le hèle :

— Ben, vot' blé, m'sieu Léon ?

— Il se dore, père Joseph. Il est d'un grenat, surtout au milieu du champ !

— C'est point comme le mien.

— D'ance, père Joseph, vous ne l'avez point sucré.

— A vous avouer, m'sieu Léon, si donc !



— Maintenant, nous commençons vraiment à voir ce qu'est la guerre, n'est-ce pas, maman ?

(L'Es, New-York).

